

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire.
Éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière. 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 „
TROIS MOIS 3 „

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Monaco, le 24 janvier 1864.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. Madame la Princesse Antoinette de Monaco, dont la santé laissait à désirer depuis quelque temps à éprouvé, la semaine dernière, des crises nerveuses, qui ont causé des inquiétudes heureusement dissipées aujourd'hui.

S. A. R. le Prince de Wurtemberg a quitté Monaco jeudi dernier pour se rendre à Ulm, siège de son gouvernement.

On sait que le Prince est gouverneur général de cette forteresse fédérale et qu'il y commande un corps d'armée, composé d'Autrichiens, de Bavares et de wurtembergeois.

S. A. R. la Princesse Florestine est restée à Monaco, pour y faire ses couches qui sont attendues dans le courant du mois de février.

Le Prince de Wurtemberg a remis à M. le chanoine Joffredy, curé de la paroisse de Monaco, la somme de mille francs, pour être distribuée en bonnes œuvres.

Un botaniste, qui viendrait dans ce moment à Monaco, trouverait une excellente occasion de garnir sa flore. Les fleurs naissent de toutes parts. Dans les promenades, le long des chemins, elles poussent et éclosent aussi fraîches et aussi parfumées que dans les jardins les mieux soignés. On en trouve même, et ce ne sont pas les moins agréables à voir et à cueillir, sur les flancs des rochers les plus stériles, dans des endroits où l'on ne peut ni expliquer ni comprendre leur présence. Ainsi, en parcourant la partie sud de Monaco, c'est-à-dire en longeant ce magnifique rocher qui s'étend de l'extrémité de la porte Saint-Martin, en forme de courbe, jusqu'à l'extrémité de la place Sainte-Barbe, on aperçoit de distance en distance des plantes dont la tige, à son extrémité, s'épanouit en bouquet.

Les fleurs dont ces tiges sont surmontées ont une couleur violette.

Quelques-unes de ces tiges longues et maigres ressemblent à un petit arbuste, que l'on dirait planté là tout exprès pour servir de jouet aux caprices des brises de mer. D'autres, de la longueur de quelques centimètres à peine, ont tout l'air d'un bouquet à la main, déposé dans ce lieu avec le plus grand soin pour atténuer la sévérité du coup-d'œil.

Les arbustes, que l'on désigne sous le nom de

plantes grasses, offrent le plus charmant aspect. Leur touffe est verte comme l'herbe de mai. Et quand, en se promenant, on les heurte du pied ou on les écarte de la canne pour se frayer un chemin, on regrette malgré soi d'être obligé de faire aussi peu de cas d'une chose que l'on recherche ailleurs avec tant de soin, souvent à un prix très-élevé.

Le lit d'un torrent sert de limite aux frontières qui séparent la France de la principauté de Monaco sur la route qui mène de Monaco à Menton.

Ce point extrême des deux pays, triste comme le sont d'habitude les endroits où le douanier plante sa guérite, n'aurait rien qui méritât de fixer l'attention du passant, si le hasard n'avait fait naître ou conduit dans cet endroit une nichée de joyeux rossignols. Mais du matin au soir, et souvent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ces gais musiciens, à qui Dieu a remis le soin de charmer les solitudes de la nature, font entendre au dessus des profondeurs du torrent les plus suaves mélodies.

Cet orchestre des mélodieux volatiles serait-il une prévenance de la Providence pour adoucir les ennuis du voyageur que le fisc arrête pour visiter ses bagages?

Le bal, que l'administration des bains de mer de Monaco devait donner, le 27 janvier, à l'occasion de la fête de Sainte-Dévote, est remis par suite du deuil de la cour de S. A. S.

Samedi dernier, M. Rappel, physicien polonais, a donné une soirée de prestidigitation dans la grande salle des concerts du cercle des Spélugues. Cette soirée, à laquelle assistait un assez grand nombre de personnes, a offert un intérêt piquant à cause de la nouveauté des tours de M. Rappel et de son habileté remarquable à les exécuter.

La salle des concerts avait été disposée avec un soin tout particulier pour recevoir les personnes que ce spectacle, nouveau pour Monaco, ne devait pas manquer d'attirer.

L'orchestre avait repris la place qu'il occupait autrefois dans la tribune en face même du théâtre sur lequel M. Rappel se livrait à ses jeux ingénieux.

Allez du nord au midi; allez de l'est à l'ouest; parcourez même si vous voulez les points cardinaux intermédiaires, et quand vous verrez deux hommes causer ensemble, approchez-vous et écoutez!...

Partout la même conversation! toujours le même thème!...

Atrons-nous ou n'aurons-nous pas la guerre? Les fils de la blonde Germanie et ceux plus blonds encore de la froide Scandinavie chargeront-ils leurs fusils? bourreront-ils leurs canons? Et bravant les protocoles de la diplomatie et les glaces de l'hiver, s'avanceront-ils les uns contre les autres à pas cadencés et à colonnes d'acier? — Pour qui êtes-vous? Pour qui tenez-vous? Pour qui...?

Et juste Dieu! je ne tiens pour personne! Je tiens pour moi, pour moi seul, car je n'ai pas de famille! De grâce, donnez-moi la paix! Laissez-moi jouir dans le calme du peu qui me reste à vivre. Que me font, en effet, les révolutions et ceux qui les provoquent? Si mon opinion ou ma voix pouvait être de quelque influence, je comprendrais jusqu'à un certain point que l'on vienne sonder mes desseins et troubler mon sommeil? Mais de quel poids serait dans la balance l'opinion d'un électeur de la chaussée Clignancourt? Je suis de Paris, mais voilà tout. Et je suis venu à Monaco pour me soustraire aux obsessions journalières de mes amis et connaissances. Et je ne m'en plains pas!

Ainsi disait, avant-hier, un beau vieillard de soixante ans bien près, en se promenant sur la berge, sous un resplendissant soleil.

L'accent, que sa voix revêtait, le geste, dont sa main accompagnait ses objurgations contre les tendances des hommes à se mêler des choses qu'ils ne peuvent ni diriger ni régler, avaient une éloquence des plus communicatives. On voyait qu'au fond de son âme bouillait la conviction, comme en un vase d'airain chauffé par un brasier, et que sa colère, écume blanche, qui sort du cœur à certaines heures de la vie, n'avait rien de feint ni d'exagéré. La couleur était parfaite; chaque dose était à point.

Et je ne m'en plains pas, répéta-t-il, en s'arrêtant, croisant ses bras et regardant le palais du prince dont on apercevait la façade qui donne à l'est. Ici la paix, ici le bonheur. Les factions ne divisent pas, ou pour mieux dire, ne dévorent pas les hommes. Chacun trouve le bonheur dans ses propres aspirations, personne ne songeant à porter son regard plus haut qu'il ne lui est permis d'atteindre. Jamais une ambition déplacée n'élève des exigences injustes dans ce pays. Le droit du voisin est une chose sacrée que l'on a appris à respecter dès son enfance. S'il se manifeste un désir chez quelqu'un, ce désir ne se développe ni ne grandit en haine de qui que ce soit. Dicté par un sentiment

qu'il est permis d'avouer, il cherche sa réalisation dans des moyens que tout le monde approuve.

S'il était donné au commun des hommes d'assister à un pareil spectacle et de pouvoir contempler le jeu si simple, mais si régulier des institutions qui produisent de tels résultats, de quel étonnement ne seraient-ils frappés? Leurs yeux se dessilleraient peut-être! et frappés de ce cette lumière, qui donne à la vérité un aspect si séduisant, ils comprendraient combien il est plus enviable de vivre sous des lois que les passions ne troublent jamais, que d'habiter dans des pays où l'orgueil des uns, la folie des autres et le délire commun poussent les peuples à des catastrophes.

En contemplant ce palais, où réside le souverain de cet Etat, je ne puis me défendre d'un sentiment assez difficile à définir, mais que j'appellerai volontiers l'extase de l'amour.

Là, derrière ces murs que ne protègent ni des escadrons armés, ni des grilles solides comme des remparts, ni des fossés profonds, vit un Prince à qui tout le monde obéit sans regret comme sans réplique. La moindre volonté de ce Prince, tant petite soit-elle, à peine connue devient un ordre pour tous. On s'y conforme avec un empressement tel qu'il est permis de croire qu'on aurait prévenu ses desirs si l'on eût pu deviner sa pensée.

L'affection remplace ici le sentiment des convenances.

La crainte de déplaire s'impose comme ailleurs s'impose le devoir.

Quel enseignement pour les princes! quel exemple pour leurs sujets!

Après tout, les choses pourraient-elles se passer autrement dans un pays semblable? Sous un ciel si bien favorisé de Dieu, les hommes ne peuvent avoir une nature disgraciée. Il faut que tout soit en harmonie dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Dans aucun lieu du monde l'on n'a vu les hommes jouir de sentiments en opposition avec les éléments au milieu desquels ils vivent. L'âme et le cœur subissent d'une manière fatale l'influence des climats, sans que jamais aucune circonstance puisse altérer les rapports qui existent entre la cause et l'effet. La nature n'admet point de ces antithèses qui révoltent le bon sens et détruisent la vérité. Les dispositions morales des hommes dépendent essentiellement des dispositions de la nature. Là où le climat est doux et tempéré, l'esprit, l'âme et le cœur jouissent de cette mansuétude que j'admire et de cette sympathie native qui excite dans l'un et attire chez l'autre.

Le sexagénaire, qui nous faisait part de ses impressions dans un aussi pindarique langage, ne se doutait guère que ses confidences verraient le jour avant qu'il eût édité ses *Mémoires*. Mais il est des indiscretions qui ne nuisent pas à la réputation de celui qui les commet. Et nous ne doutons pas que nos lecteurs de Monaco ne nous sachent gré d'avoir trahi une conversation dont leur pays et eux-mêmes ont fourni le sujet.

A. CHAMBON.

BULLETIN DU LITTORAL.

Mgr Sola, évêque de Nice, est arrivé mercredi de Rome.

Le vénérable prélat qui, malgré ses soixante-treize ans, n'avait pas craint de prendre la voie de mer pour rentrer dans son diocèse, a supporté la traversée de Civita-Vecchia à Gênes et de Gênes à Nice, avec un courage de jeune homme.

Le clergé de Nice et celui de la banlieue se sont

rendus au-devant de Mgr Sola et l'ont accompagné, à son débarquement, à l'église du Port.

Sa Grandeur a été reçu sur le seuil de l'Eglise par M. l'abbé Mary, curé de la paroisse. Après une allocution de M. Mary et après le *Salut*, Mgr Sola, accompagné de son clergé, s'est rendu au grand séminaire, où il demeure pendant l'hiver.

Des ouvriers ont été occupés, cette semaine, à recueillir, à l'embouchure du Paillon, les débris du brick le *Padre*, qui sombra la semaine dernière à la pointe de Villefranche. Cette opération, à ce qu'il paraît, ne s'effectue que très-lentement, les débris du *Padre*, portés par la vague, étant couverts d'une couche épaisse de sable.

Il paraît que la ville de Marseille n'en a pas fini avec la température rigoureuse. Le *Sémaphore* nous apprend que le froid a repris cette semaine avec une recrudescence alarmante. On a craint même un instant que la neige ne vint couvrir de nouveau la cité de son grand linceul blanc.

La société des régates de Marseille a fixé au 15 mai prochain ses grandes régates de 1864.

Dimanche dernier, à dix heures et demie, on a lancé à La Ciotat le navire à vapeur *Smyrne*, construit sur les chantiers de la Compagnie des Messageries Impériales et destiné aux lignes desservies par cette administration dans les mers de l'Indo-Chine.

Cette opération s'est accomplie sans invitations officielles. Cependant, malgré le temps froid et couvert, les quais étaient encombrés par une foule de spectateurs avides de suivre les détails et les manœuvres de cette mise à l'eau, qui a parfaitement réussi.

Depuis que l'on a élevé à La Ciotat les cales destinées aux constructions et aux réparations, le lancement ou la mise sur chantier des navires s'opère avec plus de facilité et sans crainte d'accident.

Le *Journal de Bordeaux* publie la dépêche suivante:

« Nous sommes heureux de pouvoir informer le public que, d'après le *Shipping Gazette* du 12 courant, une dépêche télégraphique d'Alexandrie annonce que le steamer l'*Atlas*, venant de Marseille, est à la côte, près de Damiette. »

Y a-t-il deux *Atlas*, ou bien la dépêche anglaise veut-elle parler du paquebot français? Le fait a besoin d'une confirmation qui ne peut se faire attendre.

Cependant il est à présumer que la dépêche publiée par le *Journal de Bordeaux* désigne le navire sorti du port de Marseille dans les premiers jours de décembre; car elle ne parle point d'un paquebot anglais, mais bien d'un paquebot portant le nom d'*Atlas*.

A. CHAMBON.

On lit dans le *Journal de Nice*:

Les Salons de la Préfecture, fermés par suite d'un deuil de famille, se sont rouverts, hier au soir, devant une foule nombreuse de fonctionnaires, d'étrangers de distinction et d'habitants de la ville. Tous étaient charmés de retrouver dans ces salons l'hospitalité affable et l'accueil sympathique qui en sont l'attrait.

Nous apprenons avec la plus vive satisfaction, dit le même journal, que Madame la baronne Vigier (Sophie Cruvelli), dont la sympathie est toujours acquise à toutes les œuvres de bienfaisance, va prochainement, sous le patronage de M. le Maire de Nice, donner un GRAND CONCERT DE CHARITÉ, dans la salle du Théâtre impérial.

Nous félicitons cordialement Madame la baronne Vigier d'avoir voulu de nouveau faire entendre, pour soulager l'indigence, cette voix merveilleuse à laquelle la retraite n'a rien enlevé de sa souplesse et de son éclat.

On nous écrit d'Hyères que M. Cazeneuve, prestidigitateur de l'Empereur, et mademoiselle Alice, la sibylle du XIX^e siècle, ont donné, le 21 janvier, avec le concours de M. Mauclerc, une fête fantastique et caméléonienne au théâtre de cette ville.

Cette soirée artistique, qui avait réuni l'élite de la société d'Hyères, a offert un intérêt dont se souviendront longtemps les personnes qui y assistaient.

Les scènes d'illusions prestigieuses, de magie rose, de subtilité dictalogique, de magnétisme et de prescience devinatrice ont provoqué de la part des spectateurs les plus chaleureux applaudissements.

M. Cazeneuve doit venir prochainement à Monaco.

M. Ponson du Terrail fournit sur la fontaine de Vaucluse quelques renseignements auxquels les phénomènes qui s'accomplissent dans ses environs donnent en ce moment un certain intérêt. Voici ce qu'il dit:

La fontaine de Vaucluse, auprès de laquelle se manifestent, en ce moment, des tremblements de terre, ne serait, si on en croit une tradition essentiellement populaire en Provence, qu'une des sources d'un immense fleuve souterrain qui s'étendrait du pied du mont Ventoux, à gauche et à droite, partie à l'ouest, vers les plaines du comtat Venaissin.

Sur les hauts plateaux du département de Vaucluse, au pied du Ventoux, est un village du nom de St-Christol.

Devant ce village existe une sorte de gouffre qu'on appelle le *Seuil*.

Le *Seuil* engloutit tout ce qui tombe dans ses eaux. Une tradition, qui n'est pas très-ancienne, veut qu'un berger qui s'était jeté à l'eau pour sauver une vache, ait été retrouvé avec son bétail trois jours après, dans le bassin de la fontaine de Vaucluse, qui est située à près de dix-huit lieues.

A l'est, du côté des Basses-Alpes, et à cinq lieues environ de St-Christol, se trouve le chef-lieu de canton qu'on nomme Banon.

Derrière Banon s'étend et s'allonge en mille détours une vallée qui aboutit à une roche couverte.

Par les temps calmes, il est possible, en appuyant l'oreille contre cette roche, d'entendre un bruit sourd qui ressemble au bouillonnement d'un fleuve souterrain.

Depuis trente années, plusieurs ingénieurs ont souvent pensé à creuser cette roche et à ouvrir un passage à ce fleuve qui porterait la prospérité dans tout un pays sans eau, l'arrondissement de Forcalquier.

Jusqu'à présent, les fonds ont manqué dans ce pays d'une pauvreté publique; mais il serait à souhaiter que l'expérience fût tentée.

PONSON DU TERRAIL.

En 1777, la vie moyenne en France n'était que de 23 ans; en 1798, d'après les calculs du savant professeur Halle, elle était déjà élevée à 26; en 1833, elle était de 33 ans; aujourd'hui elle a atteint, pour la population française prise en masse, le chiffre de 39 ans. Mais ce chiffre monte de nos jours beaucoup plus vite qu'auparavant, grâce au bien-être, à l'hygiène et à la science; si le progrès continue la même marche ascendante, avec la même proportion que dans ces dernières années, le chiffre de la vie moyenne sera, à la fin du siècle, de 45 ans.

Du reste, M. Flourens, dans son livre sur la longévité, nous a ouvertement soutenu que, si nous ne venons pas vieux, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous mêmes. Et M. Flourens n'est pas seul à poser cet aphorisme hygiénique. Voici un docteur, M. Guyétant père, qui, dans son ouvrage intitulé *Nouvelles considérations sur la longévité humaine*, nous fait entendre qu'il n'est rien de plus facile que d'arriver à vivre un siècle, et, pour joindre l'exemple au précepte, M. le docteur Guyétant signe son ouvrage à 85 ans!

Voilà une doctrine qui s'affirme elle-même! Comme le philosophe qui prouvait le mouvement en marchant, M. Guyétant prouve qu'on peut atteindre à une longue vieillesse en vivant 85 ans! Ce docteur doit avoir une nombreuse clientèle.

LETTRE PARISIENNE.

Depuis huit jours, la parole est au Corps législatif, et dans les salons, dans les cercles, dans l'atelier, dans les cafés, c'est lui qui fait rouler partout le dé de la conversation parisienne. Le Gaulois aime les belles actions et les belles paroles, disait César, et ce goût de nos ancêtres, nous le possédons encore aujourd'hui, avec autant de passion qu'autrefois.

Quand le père Lacordaire prêchait ses conférences à Notre-Dame, il fallait être à huit heures à l'église pour être certain de trouver une place convenable, et le célèbre dominicain ne montait en chaire qu'à une heure.

Quand l'Académie française fait entendre la voix de ses représentants les plus illustres, son maître des cérémonies, M. Pingard, voudrait pouvoir élargir la salle étroite de l'Institut, pour contenir la foule élégante qui arrive de tous côtés.

Jugez de l'empressement qu'on a dû montrer en voyant reparaître au Corps législatif quelques-uns des grands maîtres de la tribune française. Les billets d'entrée sont enlevés d'assaut, et pour une place, il y a bien cent demandes. Les abords du palais sont environnés de curieux; la salle des pas perdus est remplie d'une foule empressée, et, de groupe en groupe, on entend circuler les nouvelles, les bruits, les mots qui ont impressionné l'assemblée; les couloirs qui conduisent aux tribunes sont continuellement parcourus par des spectateurs cherchant vainement une place, et, quant aux tribunes, elles sont tellement remplies, que les bienheureux auditeurs qui s'y trouvent entassés se disent involontairement :

Ces tribunes sont semblables à une citadelle assiégée; ceux qui sont dehors voudraient bien être dedans, et ceux qui sont dedans voudraient bien être dehors!

Je ne veux pas refaire ici l'analyse de tous les discours que vous connaissez; je me borne à constater l'immense effet qu'a produit dans le public le réveil des grandes discussions politiques. Les attaques de l'opposition, les répliques du gouvernement sont l'objet de commentaires sans fin, et le discours de l'Empereur, se montrant, avec une si haute raison, « *étonné de voir, à de si courts intervalles, des hommes échappés au naufrage appeler encore à leur aide les vents et les tempêtes,* » n'a fait encore que multiplier et grossir les échos de l'opinion.

Cette phrase est le véritable événement de la semaine : *Totum nutu tremefecit Olympum.* Je renonce à vous énumérer ici les mille interprétations auxquelles elles ont donné lieu. Ce serait un dénombrement homérique.

Vous avez, assurément, remarqué la défense chaleureuse de la centralisation dans le second discours de M. Thiers. L'ancien ministre est un des chauds partisans du fameux système de Paris « *cœur et cerveau de la France.* » Mais l'accueil fait à ses paroles a dû montrer à l'habile orateur que les idées ont changé, et que les députés de tous les départements sont bien résolus à maintenir les droits de la province.

J'ai assisté, le jour de cette discussion, à ce piquant dialogue entre un écrivain et un député. L'écrivain défendait Paris, et le député la décentralisation.

— Remarquez donc que Paris, c'est le tronc de l'arbre.

— Eh bien! les départements forment les branches.

— Du tronc vient la solidité.
— Et des branches vient l'utilité.
— N'est-ce pas le tronc qui donne la sève?
— En revanche, ne sont-ce pas les branches qui donnent les fruits?

Le parallèle aurait pu se prolonger plus longtemps. La vérité consiste à ne sacrifier ni le tronc aux branches, ni les branches au tronc; elle consiste à prendre soin de l'arbre tout entier, depuis la racine jusqu'au feuillage.

Une autre fête de la parole, qui mettra encore Paris en mouvement, aura lieu prochainement. Je veux parler de la réception de M. de Carné, qui aura lieu le 4 février prochain. Le bagage littéraire de M. de Carné, pour entrer à l'Académie, n'est pas lourd. Il consiste en travaux publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, et voici comment, dans un salon, l'on s'exprimait sur ces compilations :

— M. de Carné, disait quelqu'un, représente, dans la république des lettres, un de ces hommes dont Rivarol a dit : *C'est une branche de muguet sur une forêt de pavots.*

— Ma foi! répliqua un critique, je vois bien la forêt de pavots, mais j'avoue que je cherche en vain la branche de muguet.

Ce jugement, trop sévère peut-être, montre bien que M. de Carné va donner une tâche difficile à l'académicien qui lui répondra. Mais heureusement que cet immortel est M. Viennet, et vous savez que l'auteur épique de la *Franciade* porte ses dix-sept lustres avec la vaillantise d'un poète de vingt ans.

Dernièrement, l'intermittent académicien crut voir errer un sourire sur les lèvres d'un homme de lettres, qui lui vantait son épopée.

— Vous souriez, monsieur, dit M. Viennet. Eh bien! je vous soutiens, moi, que je suis plus jeune que tous les jeunes gens qui tourbillonnent autour de vous. Trouvez-m'en un qui soit prêt à écrire le poème épique que j'ai publié! Cherchez, et vous verrez qu'aujourd'hui les vieux sont les jeunes et les jeunes sont les vieux.

Les vieux sont les jeunes! Ne trouvez vous pas que M. Viennet a dit là une vérité qui se manifeste par un éclat tous les jours? J'ai déjà fait moi-même cette observation; mais j'insiste, parce que nous voyons, en vérité, défilé devant nous tous un cortège de célébrités qui seront bientôt séculaires. Comptez :

M. Viennet, 85 ans, lime en ce moment les périodes retentissantes d'un discours académique, et aligne, bon an, mal an, un millier de vers.

Rossini, 68 ans, compose toujours des œuvres qu'il consent à faire entendre au public d'élite invité à ses soirées, et tout le monde vante la fraîcheur et la poésie de ces délicieuses compositions. Il ne faut pas s'en étonner, disait quelqu'un, car Rossini n'a que 18 ans, et la preuve c'est qu'une grande fête artistique se prépare à Paris pour la célébration du dix-huitième anniversaire de sa naissance. Ce détail est rigoureusement vrai, et vous allez le comprendre en sachant que le *maestro Rossini* est né à Pesaro le 29 février 1795, et qu'on ne peut célébrer son anniversaire que dans les années bissextiles, c'est-à-dire tous les quatre ans. Et voilà comment Rossini sera censé n'avoir que 18 ans le 29 février prochain!

M. Auber, 82 ans, vient avec un entrain tout juvénile, de présider au travail rebutant des répétitions de son opéra, et bien des compositeurs de la première jeunesse pourront aller s'inspirer en écoutant des morceaux ravissants, entre autres les romances chantées par M. Achard, dans la *Fiancée du roi de Garbe*.

M. Berryer, 75 ans, fait manœuvrer les chiffres avec la stratégie savante d'un habile financier, et sa parole, aussi vibrante qu'autrefois, sait leur communiquer une magie d'éloquence incomparable.

M. Dupin, 82 ans, a fait au Sénat un discours qui a trouvé peu d'admirateurs, mais qui a prouvé, dans ce caustique orateur, autant de verdeur et d'emportement qu'il y a vingt ans.

M. Meyerbeer, 72 ans, qui nous a fait attendre si longtemps l'*Africaine*, paraît disposé à nous la faire attendre encore, et si, par hasard, on fait délicatement allusion à l'âge, il répond en souriant que, pour lui, il n'est pas pressé.

M. de Lamartine, 72 ans, travaille plus assidûment que jamais, et, à voir l'incroyable abondance avec laquelle il multiplie ses productions, on peut s'attendre à voir les quarante volumes de ses œuvres se doubler en quelques années.

Voilà, je l'espère, de vertes vieillesces, et, en définitive, M. Viennet a raison: le camp de la jeunesse est loin de nous présenter autant de triomphes.

On nous écrit de Paris :

En vérité, la science est aujourd'hui partout, et partout, comme une fée bienfaisante, elle se manifeste à nous, les mains pleines de présents et de merveilles. C'est encore elle qui vient de fonder, à Paris, un théâtre plein d'enchantement et de tours fantastiques. Instruire en amusant, une bonne pensée et une bonne action. *Utile dulci.*

M. Robin s'est proposé de composer un spectacle magique, mais en ne faisant uniquement appel qu'à la science, et, depuis la création de son théâtre, un succès toujours croissant vient lui prouver que sa pensée est aussi juste, aussi récréative que favorable à l'enseignement de la foule.

La science, toujours la science, et rien que la science, tel est le programme suivi par M. Robin dans la charmante salle qu'il a fait construire au boulevard du Temple, et ce programme se montre tellement vaste que la composition du spectacle se renouvelle fréquemment.

Aimez-vous les tours? L'électricité est là, toujours prête à devenir, sous la main du maître, l'agent secret, le compère des anciens prestidigitateurs, le moteur de mille prodiges incroyables, renversants. L'électricité est la bouteille inépuisable de M. Robin. Jamais savant ne l'a maniée avec plus de savoir et d'habileté.

Etes-vous curieux? Eh bien! ouvrez les yeux; tout en restant tranquillement assis dans votre fauteuil, M. Robin vous fait assister à un véritable voyage autour du monde. L'optique déroule à vos regards le panorama grandiose, animé, dramatique, de tout ce qui peut vous intéresser sur le globe. Sans avoir grimpé sur le mont Blanc, on fait, étape par étape, scène par scène, cette émouvante ascension à la salle Robin.

Préférez-vous la mécanique? Voici un paon dont les lauriers et les plumes empêcheront le canard de Vaucanson de ressusciter, et des automates qui rendraient des points au clown le plus amusant des cirques.

Et les spectres! que M. Robin fait mouvoir avec une vérité d'action saisissante; et le tableau des scènes cosmogoniques! que le savant magicien déroule comme une vision des âges primitifs; et les curiosités de la pile de Volta! etc., etc. Tout cela vous montre, dans l'ingénieuse combinaison de la salle Robin, un spectacle réellement intéressant, vraiment curieux et digne, à tous les points de vue, des applaudissements que le public adresse tous les soirs à son excellent directeur.

VARIÉTÉS.

Nous empruntons à un ouvrage ayant pour titre : *Souvenirs d'un voyage en Asie mineure*, la description que l'auteur donne de la ville de Brousse depuis les tremblements de terre qu'elle a éprouvés.

Cette vieille ville des Ormanlis a joué un rôle si important dans l'histoire des Turcs que nos lecteurs nous sauront gré sans doute de mettre sous leurs yeux des renseignements qui donnent une idée exacte de ce qu'elle est aujourd'hui.

Nous aurons peut-être occasion de reparler de la ville de Brousse lorsque nous donnerons, dans un

prochain numéro, une appréciation sur les *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*.

Le mont Olympe a des eaux thermales qui attirent à Brousse beaucoup de baigneurs et qui enrichissent le charmant village de *Tchekirjeh*; mais ce sont là des avantages que la ville paye cher. Le feu souterrain qui, dans les flancs de l'Olympe, échauffe ces sources, est aussi la cause probable de ces tremblements de terre qui ont plusieurs fois menacé Brousse, mais qui ne l'ont jamais aussi cruellement frappée qu'en 1859. Alors, à deux mois de distance, deux secousses terribles, sans parler de beaucoup d'autres plus légères, bouleversèrent la ville et la détruisirent presque tout entière: « Brousse, aimaient autrefois à dire les Turcs, a autant de minarets que de jours dans l'année. » Sans doute, il y avait là vanterie et exagération orientale, mais il paraît que l'on en comptait réellement dans la ville près de deux cents. De tous ceux-là, beaucoup ont été complètement renversés, les autres au moins décomposés, décapités; ils ont perdu leur galerie supérieure et la petite flèche qui les terminait. Deux seulement sont restés entiers. On peut juger par là de ce qu'ont souffert les autres édifices. Brousse, après la catastrophe, n'était qu'un monceau de ruines. Maintenant même, cela ne peut guère s'appeler autrement. Heureusement pour Brousse, lors de la catastrophe, il se trouvait, par le plus grand des hasards, que le gouverneur de Brousse était un homme actif et intelligent, Namick-Pacha, celui qui depuis a été compromis dans l'affaire de Djeddah. Sans presque aucun secours du gouvernement, réduit aux ressources d'une ville appauvrie par de tels désastres, Namick réussit pourtant à faire déblayer les rues et réparer le bazar et les khans. Il est vrai que le bazar, tout en pierre, couvert par de solides et larges voûtes qui ne craignaient pas l'incendie, était, dans son genre, une construction monumentale, et qu'on l'a refait à la hâte, tout en bois; mais, pour la Turquie, c'est déjà beaucoup. Bientôt après, Namick-Pacha, comme on pouvait s'y attendre, n'a pas manqué d'être disgracié; ses successeurs n'ont pas daigné s'occuper de pareils détails, et tout a marché seul, c'est-à-dire n'a pas marché du tout. Ce n'est pas ici qu'il faut attendre quelque chose de l'initiative privée. Ces mosquées, ces tombeaux qui faisaient la gloire de Brousse, curieux monuments de l'art arabe dans sa dernière période, illustres marques de la piété, de la richesse et du goût des premiers sultans ottomans, sont par terre, ou ne tarderont pas à tomber; les voûtes sont crevassées, les murailles lézardées, les revêtements arrachés, les peintures effacées. Jamais on ne relèvera ces édifices, jamais sur tout on ne leur rendra leur originale et élégante décoration, qui avait dû coûter tant d'argent et de soin. Brousse, la capitale d'Orhan et de Bajazet, la cité sainte des Osmanlis, avec toutes ses antiques merveilles, n'est plus et ne saurait renaître. Ainsi tout va dans l'empire ottoman; les premiers siècles de la puissance turque, grands et civilisés à leur manière, sinon à la nôtre, avaient beaucoup fait en temples, routes, ponts, aqueducs, édifices publics de tout genre, et ils avaient su conserver ceux que leur avaient laissés en héritage les civilisations précédentes; mais depuis longtemps, en Turquie, non-seulement on ne bâtit plus, mais, de tout ce que détruit la nature et les hommes, on ne répare rien. Tout au plus, quelquefois, fait-on, comme ici pour une ou deux mosquées que l'on prétend relever, l'*Ouldjami*, par exemple, ou grande mosquée, le torchis y remplace la pierre de taille, de grossières enluminures s'y substituent à la mosaïque et aux émaux, et pour déguiser les blessures du marbre, le badigeon en crieint l'éclat sous une uniforme et morne blancheur. Une ruine vaudrait mieux, serait plus touchante que ce triste et mesquin replâtrage.

Les maisons ont presque toutes souffert du tremblement de terre; aussi celle des Turcs comme celles des chrétiens, pour la plupart rebâties à la hâte après le désastre, sont-elles de très-pauvre apparence. La ville est tout entière en boue et en planches. On se demande comment ces cabutes à un ou deux étages peuvent résister à un ouragan ou même à des fortes pluies. Les plus misérables sont encore celles du quartier juif, à l'ouest du Bazar; on ne saurait croire tout ce qu'il y tient de femmes et d'enfants, couchés les uns sur les autres, parmi des coussins, dans une toute petite chambre; les poissons ne fourmillent pas plus, au temps du frai, dans nos ruisseaux.

La population que renferme Brousse ne dépasse guère trente-cinq mille âmes; elle était autrefois bien plus considérable; mais, d'après les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux même, les évaluations de voyageurs qui, dans ces dernières années, la portaient encore à près de soixante mille âmes, sont empreintes d'une exagération manifeste. Près des quatre cinquièmes de cette population sont musulmans; viennent ensuite les Arméniens, puis les Grecs, enfin un millier de Juifs. Tout ce monde élève des vers, file ou tisse de la soie. Les Juifs seuls cultivent peu cette industrie; presque tous sont

changeurs ou petits marchands au bazar. Les Grecs ont des écoles élémentaires et helléniques; pourtant dans l'un des quartiers qu'ils habitent, beaucoup de femmes et d'enfants, quelques hommes même ne savent pas le grec et ne parlent que le turc. De beaucoup le plus grand nombre des Arméniens de Brousse sont schismatiques; à peine quelques-uns, originaires d'Angora ou de Constantinople, appartiennent-ils à l'Église arménienne unie. Il y a un temple protestant; le pasteur, élève des Missions américaines, est arménien, et quatre ou cinq cents personnes, me dit-on, toutes arméniennes, forment son église.

Très-habitués, par les affaires de soie, à voir des Européens, les Turcs de Brousse ne sont pas ce que l'on appelle fanatiques, et laissent volontiers entrer les voyageurs européens dans leurs mosquées. Brousse a pourtant conservé des corporations religieuses très-puissantes, qui y perpétuent les folies du plus étrange mysticisme, mêlées, comme cela arrive toujours, de grossières jongleries. Pendant que je suis à Brousse, le 28 juin 1857, il y a, à propos de la circoncision du fils d'un scheikh, une grande fête où paraissent, en solennelle procession, toutes les compagnies de derviches et leurs affiliés. On y voit des psalles, les bras, les jambes et le contour des gros serpents qui sifflent et dressent la tête; puis viennent d'autres jongleurs, armés de poignards, dont le manche est formé par une grosse boule de plomb; à un signal donné par la musique, ils les jettent en l'air, les reçoivent, les relancent de diverses manières et finissent par les laisser retomber, la pointe en bas, sur leur gorge tendue; parfois, sous la piqure, jaillissent quelques gouttes de sang. Des enfants portent des fourneaux sur lesquels on tient, chauffés au rouge, des fers ardents que certains derviches saisissent de temps en temps et qu'ils se passent sur la langue. D'autres, et parmi eux des enfants, s'avancent les deux joues traversées par une petite brochette aiguë qui a percé les chairs sans les déchirer. Les derviches tourneurs, toujours calmes et dignes, s'avancent les derniers, traînant lentement leurs longues robes. Au retentissement des tambours et des flûtes, qui réglaient la marche, les hymnes religieux mêlaient leur douce et sourde harmonie, ou parfois l'enthousiasme éclatait en brusques et gutturales invocations, en cris brisés.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

La Bibliothèque contemporaine, que publie la maison Michel Lévy frères, vient de s'enrichir d'un roman de Mario Uchard, aussi bien fait et aussi bien pensé que bien écrit. *La Comtesse Diane*, tel est le titre de cette nouvelle production du charmant auteur de la *Fiammina*, de *Raymon* et du *Mariage de Gertrude*. Le sujet, très-original, et très-dramatique, est traité avec cette science de la mise en action et de la mise en scène qui a valu à M. Mario Uchard de si beaux succès au théâtre.

LA REVUE DES EAUX va incessamment mettre sous presse son nouveau Guide. — Le succès obtenu par celui de l'an dernier la dispense de tous commentaires. Plus de soixante-cinq journaux des départements, de Paris et de l'Étranger en ont vanté la texture et l'utilité. Aussi aujourd'hui est-il entre les mains de tous voyageurs et touristes.

Le guide-annuaire de 1864 laisse pourtant bien en arrière celui de l'an dernier, des renseignements plus nombreux, des notices mieux étudiées, un plus grand nombre de collaborateurs et enfin un certain nombre de délicieuses gravures, en feront un volume indispensable à tous ceux qui fréquentent nos thermes, les bains de mer et les stations hivernales.

Nous ne saurions trop encourager MM. les industriels et commerçants qui veulent profiter de sa vaste et fructueuse publicité de s'adresser de suite au bureau de la *Revue des Eaux*, rue Barnol, à Vichy.

AVIS.

MM. les actionnaires de la nouvelle société anonyme des Bains de mer de Monaco constituée par acte du 3 avril 1863 sont convoqués en assemblée générale annuelle pour le 30 janvier 1864 au siège social à Monaco.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 16 au 22 Janvier 1864.

ST-REMO. b. *Providence*, c. Gazzolo, briques
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, m. d.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
ID. b. *Sylphide*, c. Corran, m. d.
ID. b. *Conception*, c. Carezzo, id.
ID. b. *Laraja*, c. Rossi, id.

NICE b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
GÈNES. b. *Miséricorde*, c. Marcenaro, id.
NICE. b. id. c. Viale, id.
ID. b. *Solferino*, c. Sibono, id.
ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
VINTIMILLE. b. *Vintimille*, c. Pisan, m. d.
NICE. b. *Espérance de Dieu*, c. Garibaldi, id.
ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
MENTON. b. *Louis Désiré*, c. Fontana, en lest
ST-MAXIME. b. *Bon conseil*, c. Fornari, vin
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, m. d.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.

Départs du 16 au 22 Janvier 1864.

NICE b. *Providence*, c. Imbert, en lest.
ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
MENTON. b. *Sylphide*, c. Corran, m. d.
ID. b. *Conception*, c. Carezzo, id.
VINTIMILLE. *La Raja*, c. Rossi, id.
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, en lest.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
TOULON. b. *Miséricorde*, c. Marcenaro, m. d.
ID. id. id. id.
VINTIMILLE. b. v. *Solferino*, c. Sibono, m. d.
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, sur lest.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
ID. b. *Vintimille*, c. Pisan, m. d.
ONEILLE. h. *Espérance-de-Dieu*, c. Garibaldi, id.
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, sur lest.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
MENTON. b. *Bon-Conseil*, c. Fornari, id.
NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.

Bulletin Météorologique du 17 au 23 janvier 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
17 janv.	4 »	5 »	5 »	beau	nul.
18 »	5 »	10 »	10 »	id.	id.
19 »	4 »	10 »	11 »	id.	id.
20 »	4 »	10 »	10 5/10	id.	id.
21 »	4 »	10 »	13 »	id.	id.
22 »	6 »	11 »	13 »	id.	id.
23 »	6 »	11 »	13 »	id.	id.

HOTEL DE LA VILLA DE LA GROTTA

A Vendre ou à Louer en totalité.

S'adresser à M. Marquet, à Monaco.

NOUVEAU SERVICE ENTRE NICE ET MONACO.

Départs de Nice :

1^{er} départ, à 10 h. et 1/2 du matin, (*Solferino*)
2^e id. à 1 h. soir, (*Palmaria*)
3^e id. à 4 h. id. (*Solferino*)
4^e id. à 9 h. id. (*Palmaria*)

Ce dernier départ correspondant avec l'arrivée du train express.

Départs de Monaco.

1^{er} départ, à 10 h. du matin, (*Palmaria*)
2^e id. à 1 h. soir, (*Solferino*)
3^e id. à 4 h. id. (*Palmaria*)
4^e id. à 10 h. et 1/2 id. (*Solferino*)

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal,

SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

Le Bivouac, fantaisie. PETRELLA.
Raymond ou le Secret de la Reine, Ouverture A. THOMAS.
Andante avec Variations et Final du 2^e quartetto, par MM. TOEMLICH, GODECK, PAUL et BORGHINI. BEETHOVEN.
Cenerentola, Ouverture. ROSSINI.
Traumbilder (les Images des Rêves), fantaisie. LUMBYE.
Idyllen, valse. STRAUSS.
Galop de poste. ALBRECHT.